



Appuyé au mât d'artimon, le vieux Fink avait levé sa jambe de bois et tous les matelots venaient à tour de rôle la toucher de la main. Personne sur le *Fils du Vent* n'aurait oublié d'aller toucher la jambe de bois de Fink avant l'abordage. Elle portait bonheur, à ce qu'on disait. J'allais faire comme les autres quand la voix du Capitaine retentit dans mon dos.

– Crénom, Moussaillon, qu'est-ce que tu fais là ? Fiche-moi le camp dans la cale et que je ne te revoie plus sur le pont avant qu'on ait fini la besogne !

– Mais, bredouillai-je sans oser affronter son regard, je veux me battre...

Je ne pus en dire davantage. Une explosion de rires secoua les hommes qui m'entouraient. Même le vieux Fink, mon ami Fink, en avait les larmes aux yeux.

– Voyez-moi ça ! reprit le Capitaine, c'est épais comme un filet de hareng et ça veut jouer les flibustiers ! Allez, ouste, à la cale !

J'allais obéir quand, de la grande hune, on entendit le cri de la vigie :

– À tribord, Cap'taine !

Là-bas, dans la houle, l'*Anglais* fonçait sur nous toutes voiles déployées. Ce fut le branle-bas de combat. Je profitai du remue-ménage pour toucher du bout des doigts la jambe de bois du vieux Fink et me lançai, le cœur battant, vers la proue du navire.

Richard Gavinson, *L'enfant du corsaire*, éd. Floréal, p. 44.